

Deep Learning, Amnésie profonde, texte et mise en scène de Samuel Petit, au Théâtre de la Reine Blanche.

Mardi 5 février 2025

Samuel Petit, le concepteur de ce spectacle d'anticipation réaliste, mène une réflexion approfondie sur les rapports entre les impulsions et les productions du cerveau humain, et celles des machines. Contribution au vaste débat sur l'émergence de l'IA et, plus modestement, sur le recours généralisé à la technologie qui envahit les actes quotidiens de notre vie et particulièrement le monde de la santé. Il a choisi de transposer la réflexion sous l'angle de la maladie d'Alzheimer, intrigué par la ressemblance entre la façon dont les patients qui en souffrent s'expriment et les messages numérisés des téléphones et robots en tous genres.

La pièce se déroule dans un centre de santé qui prend en charge des patients frappés par cette pathologie neuro-dégénérative à un stade précoce. Deux patients, Betty, Rosalie Comby, perdue dans des espaces et des lieux qu'elle ne reconnaît pas, trainant sa valise à la main. Boris, Thomas Mallen, miné par un passé envolé de sa mémoire, quelques traces de sa vie d'avant dans son sac à dos. Ils alternent les états calmes et agressifs, communiquent à leur façon, s'entraident comme si la maladie les rapprochait

Pour les aider et les soigner, Barbara, Marie Levy, un médecin efficace, abrupt, disposant de peu de temps pour parler et un maître des machines, Simon Averous, qui accompagne musicalement et plus largement, techniquement, la vie des patients accueillis.

La fable repose sur l'intrusion d'un robot humanoïde, Morgane Vallée, corps et esprit filiforme, emprisonnée dans un carcan de fer et un visage de poupée, aux mimiques appuyées. Entre chansons, le Hello, Good Bye des Beatles est gentiment détourné, et discussions décousues autour des micro-ondes où l'on réchauffe son thé, le robot Bina48 est sensé aider les patients à maintenir leur potentiel d'autonomie. Avec un risque d'émancipation si jamais l'humain prenait le pas sur le robot...

La mise en espace est heurtée et les déplacements des acteurs sont empêchés par le comptoir qui abrite le docteur et le technicien, et prend trop de place. L'incohérence fait partie certes du tableau clinique mais la scène nécessite des enchaînements clairs et articulés pour l'attention du spectateur, ici trop de détails brouillent aussi les émotions – difficile à concilier la cohérence du spectacle et les mouvements anarchiques des patients – , comme dans une tête où tout se chevauche.

Malgré ces imperfections, la démarche est intéressante et originale. En s'emparant de la maladie confrontée à l'omnipotence de la technique, Samuel Petit et son équipe tentent de faire intelligemment, entre documentaire et fable, une sorte d'« essai théâtral » .

Le projet de Deep Learning est porteur et s'avérera sans aucun doute riche au fur et à mesure que sa forme encore brouillonne se peaufinera.

Louis Juzot

